

# Antoine Caron, *Les Saint-Simoniens, Raison, imaginaire et utopie*. Belin, 2002, 384 pages

Pierre Vallin

DANS **ÉTUDES 2003/4 Tome 398**, PAGES 557ZJ À 575ZJ  
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2003-4-page-557zj?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Littérature

Marcel SCHWOB

## Œuvres

Texte établi et présenté par  
Sylvain Goudemare. Phébus, coll. Libretto,  
2003, 990 pages, 15 €.

Un trésor perdu au fond de l'oubli. L'œuvre quasi complète d'un jeune écrivain, mort à 36 ans, salué par Borges comme l'un des astres majeurs de notre littérature (à la lisière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles), et admiré par Maeterlinck, Claudel, Colette, Mac Orlan, alors que Valéry en recommandait la lecture à André Breton ! Découvreur de Stevenson, redécouvreur de Villon, traducteur de Shakespeare, conteur-poète de génie, il invente en chacun de ses brefs récits une prose véritablement *enchantée*, où le mystère semble toujours naturel, le réalisme proche de l'imaginaire, le fantastique étrangement familier. On croit voir, par moments, sortir de sa plume les silhouettes annonciatrices de Magritte et de Chirico ! Et, de loin en loin, une aura de tendresse entoure des visages humiliés. Bien sûr, je mettrai, pour ma part, au-dessus de tout le délicieuse *Livre de Monelle* et la bouleversante *Croisade des enfants*. Mais les contes et récits de *Cœur double* ou de *L'Echo*, ainsi que *Le Roi au masque d'or*, sans oublier *Les Vies imaginaires*, resplendissent d'une sorte de lumière nocturne dont les rayons nous percent jusqu'au cœur, bien que la drôlerie n'en soit pas absente. Et il y a encore les ciselures des *Mimes* (admirees par Claudel), où il parvient à faire revivre avec une éblouissante concision la vie quotidienne de l'Antiquité grecque et latine, pleine de couleur et de volupté, dont le soleil prend le masque de l'amer-tume, tant sa jouissance est éphémère. Enfin, les textes critiques (sur Stevenson, Villon, Meredith, Ford, *Hamlet*), comme les *Variations sur l'argot*, pétillent de remarques subtiles ou savoureuses. Au milieu de tant de richesses et si variées, on pourrait peut-être conclure par ce « récit du Goliard », dans la *Croisade des enfants* : « Ce sont des enfants sauvages et

ignorants. Ils errent vers je ne sais quoi. Ils ont foi en Jérusalem. Je pense que Jérusalem est loin, et Notre-Seigneur doit être plus près de nous. Ils n'arriveront pas à Jérusalem. Mais Jérusalem arrivera à eux. Comme à moi. La fin de toute chose sainte est dans la joie. » Oui, Jérusalem est partout, dit Marcel Schwob. « Les pieds de Notre-Seigneur ont sanctifié tous les endroits. » Ses traces peuvent parfois apparaître furtivement sur une plage de sable à demi effacée par le Temps.

Jean Mambrino

Andrée CHEDID

## Rythmes

Poèmes. Gallimard, 2003, 124 pages, 12 €.

On retrouve ici la voix d'Andrée Chédid qui saute par-dessus les instants de la vie, lumineuse, légère, secrètement grave, allant « de broussailles en ténèbres », quand « seul résiste/le feu sacré ». L'oreille intérieure peut percevoir « la source des mots », puisque « toute ténèbre/se charge/d'espérance/toute espérance/fut soumise à la vie ». C'est bien celle-ci, la première et la dernière, avec ce V majuscule qui l'ouvre, malgré tout, sur un mystère plus grand qu'elle-même : « S'introduire/A large souffle/Dans le corps de la Vie », car c'est en elle que s'illumine la rencontre ineffable sans cesse recommencée. « Au cœur de l'espoir/L'Autre//Au cœur de l'autre/L'Amour//Au cœur du cœur/Le Cœur. » Ainsi l'amour se glisse entre les regards, et solennise l'ouverture des jours : « Je t'aimais/Aux entrailles de la vie/Je t'aime/Aux portails du temps. » Celui-ci n'est pas seulement une menace, mais peut-être aussi une promesse : « J'ai effacé le Temps/Je n'ai plus d'âge/Je suis au présent/Je vise l'inexploré. » Car l'ŒIL de l'esprit semble voir plus loin que la vision : « Qui nous accorde cette prunelle/Qui embrase terres et visages/Qui survole ou s'attarde/Qui est source du regard/Qui nous octroie cette vue/.../D'où émerge cet Œil/Qui nous offre l'univers/Où converge l'autre regard/ Qui se détourne du monde ? » Y aurait-il ici l'annonce d'un passage, d'un au-delà de

la limite? « Tu es graine/Semailles et braise/En ton fragment d'éternité. » Ainsi Andrée Chedid nous entraîne-t-elle, avec une fraîcheur intacte (« Jamais de fin/A nos émerveillements! »), avec une chaleur à ras de terre, au plus proche du prochain : « Mon semblable/Mon autre/Là où tu es/Je suis. » Rien d'étonnant à cela, puisque « L'Amour sans cesse renaît », *se démasque, se redresse, nous rattrape, se recrée* : « A force de s'animer/Aux couleurs de la vie/L'Amour se perpétue/Dans l'être/Et l'infini. » Le mot ultime est encore au delà.

Jean Mambrino

Jean ECHENOZ

### *Au piano*

Ed. de Minuit, 2002, 224 pages, 14,50 €.

Pendant la première partie du livre, Max, le héros, est vivant. Pendant la seconde partie, il est mort mais encore bien là. La première partie est un éblouissement. La seconde laisse un peu le lecteur sur sa faim. Pourtant, il y retrouve intacte la prose épurée de Jean Echenoz, son impeccable talent dans la description – sous sa plume, les mots semblent si concrets, si débordants de sens – et cette ironie décalée, infiniment distinguée. Alors, pourquoi cela ne « fonctionne »-t-il plus tout à fait aussi bien à partir de la page 89? Sans doute parce que Max n'est plus au piano. La musique déserte le fantôme quand elle avait si bien rempli l'existence du personnage de chair et les premières pages du romancier. Non que Jean Echenoz s'attarde (il ne s'attarde d'ailleurs jamais, auteur léger au plus beau sens du terme) à tenter l'expression du bonheur musical, à grand renfort d'images sonores ou d'explications techniques. Surtout pas. C'est plutôt par petites touches (comment en serait-il autrement quand il s'agit de piano?... ) qu'il rejoint l'émotion du lecteur, surtout si ce dernier aime à fréquenter les salles de concert de la rive droite. Passée donc la première partie, plus de musique, à peine même le souvenir de la musique. Peut-être aussi l'art de l'écrivain atteint-il sa perfection dans

l'évocation du normal, du quotidien, du bien réel. Là, opère à merveille son écriture à la ligne claire. Quand l'histoire pénètre dans l'univers du fantastique – certes un fantastique des plus doux et sans l'ombre d'un effet spécial –, les rouages se grippent et la magie pâlit. *Au piano* se lit donc avec émerveillement, puis avec plaisir. Rien n'empêche d'ailleurs de relire le début pour garder à l'œil et à l'oreille la saveur de la jubilation première.

Emmanuelle Giuliani

Leïla SEBBAR

### *Je ne parle pas la langue de mon père*

Récit. Julliard, 2003, 126 pages, 15 €.

Tous les livres qu'aura écrits Leïla Sebbar n'auront pas suffi sans doute à décrire cette douleur, que le titre de ce récit tend à rendre explicite. Une division inscrite dans la chair. Le père, l'Algérien, le maître d'école, né à Tenès, enseignant à Mascara, Hennaya, Blida, Alger, mort à Nice en 1997, n'a pas appris à ses enfants la langue de sa mère, la langue de sa terre. Il les a laissés « enfermés dans la citadelle » de la langue maternelle, « la langue unique, la belle langue de France ». De l'arabe, ses trois filles n'ont connu que les accents violents, obscènes, hurlés par des garçons en guenilles qui n'allaient pas à l'école du père. Tout ce que cette langue peut rouler de secret, de doux, de tendre, de grave, ne pourra à jamais qu'être deviné. Elle restera la voix de « l'étranger bien-aimé », furtivement entendue. Elle ne dira jamais l'enracinement. Zone obscure au plus intime, au lieu d'engendrement, zone scellée de surcroît par le silence du père. Et dès lors le travail de mémoire, exigeant, tyrannique, s'étire, comme une inconsolable mélodie. L'intime de la maison familiale, les rites, la fraîcheur, les lectures s'enlacent à l'évocation de destins brisés, familles séparées, meurtres, solitudes, de part et d'autre, les absurdités de la guerre fratricide, la fièvre, les menaces, la clandestinité, la prison, l'exil, portés en une reconstitution presque fantasmagique, et tout aussi vraie pourtant que l'eût été

un parcours historique. Rares sont les ouvrages qui permettent d'éprouver à ce point le côté matriciel de la langue, et la douleur de l'origine.

Françoise Le Corre

Eric HOLDER

### *Hongroise*

Flammarion, 2002, 200 pages, 15 €.

*Hongroise* est un roman d'amitié et d'amour sans que ces mots soient prononcés. Un roman à deux niveaux où tout demeure en demi-teintes. Histoire d'amitié : celle d'un homme (Claude) qui confie à un autre la part la plus secrète de lui-même. Le narrateur (Eric...) qui l'écoute habite comme lui loin de tout, là où la vie bat au rythme des saisons. Au moment où Eric entreprend le récit, Claude, médecin solitaire dont il était le confident unique, s'est « arrêté de vivre » parce que plus rien ne pouvait le passionner. Histoire d'amour : celle du médecin. Ce que racontait Claude, puisant à ses souvenirs, ressemblait furieusement à une passion amoureuse. Véra était hongroise comme le reste de sa famille installée dans une étrange pension à Bordeaux : un père dont on ne saisit trop s'il est courtier ou trafiquant de tableaux, une sœur à la beauté affolante, un oncle tapageur et pittoresque. Claude, médecin traumatisé par son expérience de la guerre d'Algérie, qui vit un peu en fraude de sa vie d'époux et de père, se laisse envahir par cette femme venue d'ailleurs comme par un impossible rêve. Appelé au chevet du père malade, il est revenu envouté, mais incapable d'aller plus avant ou de lire en lui. Comme s'il ne le voulait, ou ne le pouvait, ou n'y pensait pas... si ce n'est trop tard... A chacun de voir, d'interpréter les comportements de personnages qui semblent à la fois proches et décalés les uns par rapport aux autres. Eric Holder ne donne qu'un minimum d'indices – sans que l'écrivain veuille dire si la tristesse diffuse qui s'imprime est davantage liée à l'histoire d'amour avortée ou à l'histoire d'amitié dans laquelle le confident n'a pas pu faire rejaillir l'étincelle chancelante chez l'ami

disparu. Ce qui retient, dans ce livre, c'est l'imperceptible murmure d'un homme blessé.

Michèle Levaux

Alain MABANCKOU

### *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix*

Le Serpent à Plumes, 2002, 264 pages, 15 €.

Repoussant la guerre civile à la périphérie de son récit, le roman d'Alain Mabanckou est d'abord un admirable portrait de femmes. A travers le journal intime d'Hortense, en fuite avec sa fille Maribé, une adolescente de seize ans, l'auteur rend hommage à la dignité de ces femmes persécutées au hasard de leur naissance. Avec une grande finesse psychologique et un style poétique propice à la confiance, il développe une analyse à la fois pudique et pertinente des événements, dénonçant l'implacable dialectique qui oppose les Nordistes et les Sudistes dans leur lutte pour le pouvoir. Tandis que se rejoue l'antique combat des chefs entre un nouveau « Vercingétorix », premier ministre déchu, et les « Romains » d'un « Jules César » putschiste, Hortense décrit avec lucidité les mécanismes d'une guerre de communication où les discours de propagande se font en un dialecte désuet, inaccessible à une population moderne, essentiellement urbaine et nécessairement « mixte », à l'image de son couple déchiré par la guerre fratricide. Contre l'imagerie superstitieuse, ethnique et mythologique utilisée par le belliqueux Vercingétorix, Hortense témoigne d'une profonde admiration pour la littérature française, à l'origine de son histoire d'amour avec Kimbembé. Mais, au delà d'une évocation un peu trop élogieuse de Balzac ou de Camus, Hortense semble s'émanciper de ses références classiques et de son idéal francophone, pour donner sens à sa propre écriture : celle d'un acte de résistance ultime contre l'injustice et la barbarie. Tandis que se rapproche la menace des milices, Hortense livre avec acharnement les dernières lignes du précieux cahier qu'elle transmettra à sa fille.

S'il s'agit bien d'un roman d'apprentissage, l'auteur de *Bleu-Blanc-Rouge* (1998) nous donne, en même temps qu'une magnifique leçon de courage, le sentiment que la littérature africaine s'est enfin affranchie de son passé colonial.

Estelle Gapp

José BERGAMÍN

### *Le Brûloir de Don Patricio*

précédé de *Souvenirs de squelette*.

Ed. du Rocher, 2002, 222 pages, 17 €.

### *Jouet des dieux*

Ed. du Rocher, 2002, 246 pages, 19 €.

Introduction et traduction de l'espagnol par Yves Roullière.

Doute, ferveur, foi, liberté, jeu, grâce, légèreté; ses raisons de vivre, Bergamín les embrouillera sa vie durant. Se déli-vrant ainsi de la sclérose, il les restitue dans la fraîcheur de l'éternité. Quelques conseils pour y accéder, notamment : ne pas détenir les idées, car ce sont des lièvres qu'il faut laisser courir; à ce prix seulement, « la nuit obscure – âme – dévoile la clarté céleste de l'aurore ». C'est sous l'étendard de l'exigence la plus haute que se déploie l'œuvre de Bergamín. Puisant dans le Siècle d'or son inspiration, elle participe au renouveau de la culture espagnole du xx<sup>e</sup> siècle. Dans cet esprit, il s'engagera activement aux côtés de la République, sauvant ainsi du déshonneur, avec quelques autres, le catholicisme espagnol. Les deux ouvrages rassemblent des textes caractéristiques de la manière de l'auteur. *Jouet des dieux*, recueil d'aphorismes, représente le côté « idées lièvres », fusées pour un art poétique indissociable de la foi de celui dont Malraux écrivait, dans *L'Espoir* : « Il était le seul de ses amis chez qui l'intelligence eût pris la forme de la charité. » Du second volume, retenons un souvenir d'enfance, exemple du credo esthétique de Bergamín : il décrit l'émoi sensuel qui le saisit en jouant au jeu d'« à nous perdre » avec une petite fille : « Ce qu'éveilla en mon âme ce jeu fut le désir de faire vivre ensemble deux

mondes différents en un seul, celui de la réalité et celui du rêve; en même temps que la joie de les réunir en un seul corps, avec la sensation, le sentiment d'être deux. » La traduction de Yves Roullière allie l'exactitude à une connivence et une résonance frémissantes, qui distinguent les grands interprètes. [Cf. « José Bergamín à corps perdu », *Etudes*, avril, 1996.]

François Denoël

Paul AUSTER

### *Le Livre des illusions*

Traduit de l'américain par Christine Le Boeuf.

Actes Sud, 2002, 388 pages, 21,90 €.

L'histoire du destin brisé d'un homme par un autre homme au destin brisé. Le dernier roman de Paul Auster, tant apprécié du public français et intégralement publié chez Actes Sud, est construit comme un jeu de miroirs dont la mort est la figure centrale. Pas étonnant, à ce titre, qu'il y soit question des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Mais ce n'est pas tout à fait le sujet... Il y a bien longtemps, Hector Mann, réalisateur et acteur de films comiques au temps du muet, a brusquement et mystérieusement disparu. Parce que l'un de ses courts métrages a su faire rire le narrateur au cœur de son désespoir, le cinéaste devient le seul lien qui rattache celui-ci à l'existence. Une existence ravagée par la perte accidentelle de sa femme et de ses enfants. Aidé bientôt par une jeune femme dont l'irruption perturbe le lecteur avant de gagner sa sympathie, le voici parti sur les traces de cet artiste aujourd'hui oublié. La fameuse musique « austérienne » enchante ce récit improbable, où l'on retrouve le goût de l'errance et l'habileté à mêler les temps et les espaces caractéristiques du romancier. Les longues traversées de solitude et les plages d'introspection – sans complaisance – du narrateur sont particulièrement réussies. On admire aussi le talent si naturel de Paul Auster à faire revivre des films n'ayant jamais existé et des acteurs fantomatiques. Et si les scènes un peu théâtrales de la fin du livre sont moins convain-

cantes, elles ne parviennent pas à dissiper l'envoûtement. C'est avec un sentiment de gratitude que l'on achève ce récit de « désanéantissement » et de reconquête, fragile autant que résolue, du désir de vivre.

Emmanuelle Giuliani

Colette OTTMANN

### *Temps d'amour*

Pierron, 2002, 128 pages, 16 €.

Il faut savoir gré à l'éditeur (de Sarreguemines) d'avoir permis à Colette Ottmann de nous offrir ce beau livre de « calligraphie contemporaine ». Emprunté à de nombreux écrivains et poètes, religieux ou profanes, ne cessant de revenir sur les surprises et la merveille de l'amour qui élargit le cœur, allège l'angoisse et multiplie l'espace-temps, ce florilège de textes précieux est ici magnifiquement servi par le geste à la fois risqué et sûr d'un tracé graphique qui les projette dans un autre espace et se prolonge souvent en peinture suggestive. Oserai-je dire, sinon ma préférence, du moins mon goût tout particulier pour les extraits et illustrations de saint Jean de la Croix (p. 38-39), de Saint-John Perse (p. 20-21), d'Octavio Paz (p. 64-65) ou de René Guy Cadou (p. 24-25, repris en couverture) ? Mais c'est tout l'ensemble qui invite à « pencher le cœur plus que l'oreille » (Supervielle, p. 122-123), pour nous ouvrir aux venues multiples de cela qui seul peut faire danser et chanter nos vies.

Francis Guibal

Rosetta LOY

### *Ay, Paloma*

Roman traduit de l'italien par Françoise Brun. Rivages, 2002, 74 pages, 7,50 €.

Été 1943. Un groupe de jeunes adolescents italiens – dont l'auteur, âgée de douze ans –, réfugiés dans le Val d'Aoste avec leur famille, vivent une lente méta-

morphose. Récit autobiographique, *Ay, Paloma* dépeint dans un premier temps un quotidien heureux qui, par touches nettes et colorées, rejaillit miraculeusement de la mémoire. Les détails évoqués, encore frémissants de vie, suscitent une poésie spontanée dans une cascade de mots fluides. Puis soudain, au cœur du livre, un charmant tableau s'achève brutalement : la confrontation de l'enfant et de la mort – thème cher à Rosetta Loy, évoqué de façon obsédante dans son précédent roman, *La Porte de l'eau* – est-elle inéluctable pour parvenir à la compréhension du monde adulte ? Aboutissement ultime d'une logique guerrière qui n'a pas encore prise sur la narratrice, mais dont elle pressent le rapprochement dans son esprit et dans son corps d'adolescente. Car l'ombre de l'Italie fasciste s'étend, devient prégnante. « Qu'est-ce que ça veut dire rebelle, pour quelqu'un qui veut juste exister ? » Prise de conscience de la présence dans le réel, réflexions sur les engagements à venir. « Trahison, pas trahison... » : la perte de l'insouciance dévoilera la cruauté de la réalité ; grandir passera par cette acceptation... En peu de pages, Rosetta Loy réussit à brosser avec vitalité et concision l'évolution intérieure de ces êtres largement influencés par le milieu familial, et qui conduira certains d'entre eux à choisir leur camp, leur vie ; traversés par une évidence, lumineuse ou ténébreuse ; avec une fulgurance brutale. Comme un coup de poignard qui ouvre sur l'inconnu ou sur l'absence.

Claire Deschamps

Antonio MACHADO

### *De l'essentielle hétérogénéité de l'être*

Traduit de l'espagnol par Victor Martinez. Payot & Rivages/poche, 2003, 222 pages, 8,40 €.

Au soir de sa vie mélancolique, dans la mouvance de Kierkegaard et la compagnie de Borges et de Pessoa, le poète Antonio Machado, rêveur lunaire et vieux garçon solitaire, a logé sa culture d'autodidacte

et de dilettante philosophique dans le genre apocryphe doublé de l'hétéronymie. Le porte-parole de sa fiction s'appelle Juan de Mairena, professeur de rhétorique, lequel reproduit, en y mettant son grain de sel sceptique, l'austère enseignement de son maître Abel Martin, un Socrate féru de poésie. La pensée martinienne plane sous le signe de l'hétérogénéité radicale de l'être, qui trouve des échos modernes dans la différence ontologique, la dissémination du savoir ou la rupture épistémologique. L'ontologie de Martin revu par Mairena est plutôt une méontologie. Elle est aussi travestie en un scepticisme paradoxal, fondé sur les apories du temps, qui pointe sciemment en direction de Bergson et de Heidegger censés fraterniser. L'humour et les clins d'œil de Machado font de ces prélections fictives ou imaginaires un moment délicieux. Fourvoyé dans ses opinions, malheureux dans ses amours, le poète des *Campos de Castilla* est chanceux dans ses sosies. La traduction, très bonne, tolère quelques faux pas.

Xavier Tilliette

GOETHE

### *Voyages à Rome*

Illustrations de Goethe. Traduction et notes de Maurice Mutterer. Introduction de Michel Cadot. Maisonneuve & Larose, 2002, 326 pages, 30 €.

Goethe lui-même se disait « né pour le regard ». Le long séjour à Rome à 38 ans (octobre 1786-avril 1788), « la capitale du monde », « la trop grande école », « la ville où l'on s'habitue à tout voir en grand », fut « la naissance à une vie nouvelle » : « Maintenant, je vois seulement les choses elles-mêmes, et non pas, comme d'habitude, près des choses... » Ces *Voyages à Rome* – présentés avec beaucoup d'élégance et de sobriété – sont un document extraordinaire sur le regard de Goethe : notes au jour le jour, lettres à l'ami Herder, série d'impressions au plus près et chronique des sentiments cachés, un portrait vif et très amical de saint Philippe Neri qui déconcerte dans la ville « des vainqueurs

ecclésiastiques du monde ». Il y a aussi les dessins de Goethe, toujours plus fermes et beaux, essentiels, qui traduisent dans l'immédiat la quintessence du voir. Goethe est curieux de tout – basiliques, musées, antiquités, les tableaux de maîtres, la foule, le climat, les villes, les pierres, les heures du jour, la discipline quotidienne. Il voit tout renaître autrement dans la lumière du sud qui porte jusqu'à nous le plus lointain passé. Par goût et par savoir, avec une exactitude souveraine, sobre et pudique, il sait dire les choses et suggérer par là la grande purification intérieure qu'il vécut. Selon quelle loi ? « Là où il y a nécessité, il y a Dieu. » Une lumière prodigieuse éclate, qui montre des formes et renvoie, pour mieux se connaître soi-même et le monde, au visible que nous ne voyons jamais, loi de toute création de l'œuvre et de soi. Mais il fallut quitter Rome pour la brumeuse Weimar : exil évoqué en fin de parcours par les vers d'Ovide : « Quand je revois cette nuit où j'abandonnais tant de choses qui m'étaient chères. » Guide exceptionnel pour tous les voyageurs et les nostalgiques, ce livre permet aussi d'approcher d'un peu plus près le massif Goethe.

Guy Petitdemange

Kebir M. AMMI

### *Thagaste*

Ed. de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2002 (éd. de poche), 150 pages, 8 €.

Un livre attachant, qui mêle avec bonheur histoire et fiction. Augustin revient à Thagaste, son village natal, après être devenu un rhéteur célèbre à Rome et s'être converti au contact d'Ambroise. Kebir M. Ammi, né au Maroc de parents algériens, a une véritable familiarité avec l'œuvre augustinienne, qu'il utilise ici librement, sans souci de chronologie ou d'exactitude historique : il fait sentir combien Augustin, qui est un fils de l'Algérie avant la lettre, a sa place dans ce pays. Il donne surtout à espérer une Algérie qui soit « la terre de tous les hommes, sans distinction de races ni de religions » : « que ce pays soit de nouveau ce qu'il fut », « que

les hommes soient frères dans cette terre ». L'auteur fait parler tour à tour des habitants de Thagaste du temps d'Augustin – historiques ou fictifs – et ponctue son livre d'évocations suggestives de cette terre qu'il aime.

Isabelle Bochet

Alain LARCAN

### *De Gaulle inventaire*

*La culture, l'esprit, la foi.* Bartillat, 2003, 928 pages, 30 €.

Le général de Gaulle était un écrivain de race, doublé d'un lecteur avide, doté en outre d'une mémoire prodigieuse. La gloire des Lettres lui importait plus que la gloire des armes (qui ne lui a pas souri). Il émaillait ses textes, discours, conversations et livres propos de maintes citations, allusions et références qui attestaient sa culture considérable et multiforme, sans d'ailleurs qu'il fit montre de coquetterie érudite : la juste réminiscence jaillissant spontanément. Un de ses fidèles entre les fidèles s'est attaché, dans une compilation remarquable, vrai travail de bénédictin, à épilucher tous les écrits et paroles, à relever et identifier toutes les sources et tous les renvois. Sa peine a été récompensée, puisque le puzzle est presque intégralement résolu, et les citations ont retrouvé leur contexte. L'inventaire si probe, qui n'évite pas toujours le panégyrique, comblera à la fois les lettrés, les historiens et les admirateurs du grand homme d'Etat.

Xavier Tilliette

## Histoire

Pierre MOULINIER

### *La Naissance de l'étudiant moderne (XIX<sup>e</sup> siècle)*

Belin, coll. Histoire de l'éducation, 2002, 330 pages, 22,5 €.

Les principales caractéristiques de l'actuelle condition étudiante en France – vie associative, syndicale et culturelle, protection sociale et sanitaire, systèmes de prise en charge et de bourses pour les plus démunis, sans oublier cette aptitude de beaucoup d'étudiants à se mobiliser pour des causes modestes ou grandes – sont apparues au XIX<sup>e</sup> siècle, avec la naissance d'une université moderne. Le fait n'est étonnant que parce qu'il est, en fait, assez récent (eu égard aux traditions universitaires anglo-saxonnes). D'une manière générale, le livre de Pierre Moulinier met en évidence quelques spécificités françaises, liées à la rupture qu'a produite la Révolution française dans l'équilibre général du système d'enseignement supérieur français. Jusqu'à la Monarchie de Juillet, et malgré les réformes napoléoniennes, les étudiants sont vraiment peu nombreux. Ils sont élèves de l'Ecole Polytechnique ou de l'Ecole Normale Supérieure, étudiants dans des Facultés professionnelles de Droit et de Médecine, celles-ci manquant parfois de la plus élémentaire des cohérences dans leur projet éducatif. Leurs étudiants ont souvent eu à se rebeller contre leurs professeurs. Les structures universitaires, plus fiables (les Grandes écoles ayant, quant à elles, toujours été mieux dotées), ne sont vraiment repérables qu'à partir du Second Empire. Mais les étudiants n'y trouvent pas encore un milieu de vie. Ce sont alors des associations confessionnelles qui aident à en constituer les grandes lignes, mettant à la disposition des étudiants des logements, des possibilités de restauration, des activités culturelles. Et ce n'est qu'à partir des grandes réformes de la III<sup>e</sup> République (1885) que se mettra en place une vie associative étudiante reconnue par l'Etat, lequel n'aura plus peur d'éventuelles rébellions qui porteraient atteinte à l'ordre public. C'est en effet la naissance de l'Association générale des Etudiants de Paris (AGEP), qui s'étendra progressivement à toute la France et deviendra l'AGEF (1934), puis l'UNEF – fondement d'une longue histoire des étudiants. Ce livre met en évidence la richesse d'un temps de gestation, la remarquable inventivité des associations dans un contexte difficile, leur capacité à évoluer au fur et à

mesure des problèmes qui se posent, leur diversité, leurs projets communs et leurs conflits (y compris l'opposition des socialistes et des maurrassiens). On y apprend beaucoup.

Pascale Gruson

Jean-Claude SCHMITT

### ***La Conversion d'Hermann le Juif***

*Autobiographie, histoire et fiction.* Seuil, 2003, 374 pages, 25 €.

Le récit médiéval de la conversion d'« Hermann le Juif » (*Opusculum de conversione sua*) dérouté par son allure, glissant entre vérité et fiction, prenant parfois des nuances propres au mythe. Ce texte, qui appartient au genre autobiographique des « confessions », raconte la quête de la vérité d'un jeune Juif. Il a pour toile de fond les relations entre communautés juive et chrétienne dans la Westphalie du XII<sup>e</sup> siècle. Le jeune Hermann a prêté sans gages une importante somme d'argent à l'évêque Eckbert de Münster. La famille, mécontente, le contraint à suivre l'évêque jusqu'au remboursement de la dette. En accompagnant le prélat dans ses activités pastorales, Hermann écoute ses prédications et est fasciné par l'interprétation chrétienne de l'Écriture. Les questions le saisissent, les doutes le secouent. Après une longue recherche, solitaire et parfois angoissante, Hermann demande le baptême et entre au monastère prémontré de Cappenberg. Dans son commentaire, le médiéviste Jean-Claude Schmitt reprend un ancien débat concernant l'auteur du texte. S'agit-il d'Hermann lui-même, ou est-ce la communauté prémontrée de Cappenberg qui se cache derrière ce récit ? S'agit-il d'une fiction archétypale du converti fondatrice de la pratique, ou sommes-nous devant le récit « objectif » d'un chemin de conversion ? Le médiéviste français a choisi de se distancier de cette polémique en prenant le texte dans son autonomie. La signification du rêve qui ouvre et clôt le récit se trouve alors éclaircie : la vie d'Hermann se déroule comme une interprétation spirituelle (et non « charnelle ») de son rêve d'adolescent. La

recherche de soi accomplie au tournant de l'adolescence n'est significative que dans son rapport avec la nouvelle identité spirituelle acquise. Par sa conversion, Hermann se constitue comme « sujet chrétien » qui trouve son vrai Dieu en se cherchant soi-même. La question de l'attribution du texte trouve un nouvel éclairage. Il ne s'agit plus de voir dans le personnage d'Hermann « un auteur singulier au sens moderne, mais bien une *persona*, un masque, un double visage ». Un « masque » qui se trouve entre le rêve et l'éveil, entre l'écoulement de la vie et celui du récit, entre la vérité et la fiction. Un masque qui nous conduit aux origines de la « personne » dans l'Occident médiéval.

Sebastian Maxim

Elizabeth ANTÉBI

### ***Edmond de Rothschild, l'homme qui racheta la Terre sainte***

Ed. du Rocher, 2003, 584 pages, 21,50 €.

« Saga », dit l'auteur; épopée aussi bien. C'est en tout cas une extraordinaire entreprise, sans laquelle il n'y aurait sans doute pas l'Israël d'aujourd'hui – bien que l'initiative du baron de Rothschild fût antérieure au sionisme de Herzl. Edmond de Rothschild est celui qui s'adonne, à partir de 1882, au soutien et à la fondation des premières colonies juives de Palestine ottomane : il s'agit surtout d'aider les victimes des pogroms. Dès 1900, on peut dire qu'il a dépensé à cela l'équivalent du budget de tout un Etat. En 1924, il se lance aussi dans l'industrialisation de la Palestine : « Le capital est le premier colon », dit-il. Il espérait, assurément, la bonne entente entre les Juifs et les Arabes. Il a dit, en 1934 : « Les sionistes se souviennent trop du "Juif errant" pour chercher, en chassant les Arabes de Palestine, à créer l'"Arabe errant" » ! Idéalisme, hélas ! démenti plus d'une fois dans l'après-seconde guerre mondiale, laisse entendre Elizabeth Antébi. On lit avec d'autant plus d'intérêt cette vie exemplaire.

Jean-Yves Calvez

Bernard CHARDÈRE

## *Un demi-siècle, ici, dans la culture*

3 volumes. Aléas Ed., Lyon, 2001-2002,  
392 pages, 410 pages, 264 pages,  
19,82 € les deux premiers volumes  
et 16,77 € le troisième.

Un demi-siècle, de 1950 à 2000, passablement agité, dans la culture, c'est-à-dire le journalisme et la littérature, le cinéma et les autres arts, ici, autrement dit à Lyon, avec son arrière-pays provincial (Roanne, Villefranche, Grenoble), la vieille cité sise entre ses deux fleuves, entre ses deux collines et Villeurbanne, Lyon des canuts et des soyeux, de Pauline Jaricot et d'Edouard Herriot : Lyon bimillénaire et (trop) modernisé. Depuis un demi-siècle, un citoyen d'adoption s'y active intensément comme dans un bénitier : Bernard Chardère, personnalité attachante comme on dit, et d'ailleurs supralocale, non conformiste, polyvalente, inusable. Directeur-fondateur de l'Institut Lumière, il s'est beaucoup dépensé pour le rayonnement et l'image, et donc pour le prestige de sa ville. Après avoir lancé jadis la célèbre revue de cinéma *Positif*, dont il a récemment, tel un autre Ezéchiel, ressuscité les membres épars, l'heureuse idée lui est venue de réunir une sélection de ses articles, enquêtes, chroniques, billets, feuilles volantes, interviews... le tout en trois élégants volumes sertis dans un écrivain cartonné à l'enseigne de la place Bellecour. L'ensemble est débordant de verve et d'humour, le ton général est d'impertinence et de bonne humeur, qui n'exclut pas l'émotion et quelque trace de mélancolie : c'est le charme des choses anciennes mêlé à la grâce de l'éphémère, c'est le souvenir enivrant qui voltige à la recherche du passé ! Des personnalités locales et autres entrent en scène : J. Lacroix, V.-H. Debidour, Bertrand Tavernier, Roger Planchon, Catherine Tasca, Jacques Delors, Jean Dasté, Patrice Chéreau, Bruno Frappat, Max Schoendorff... quelques-unes pour une brève apparition seulement ; mais Chardère, omniprésent et cordial, sait mettre chacun en valeur. Un beau livre triple, donc, qui plaira aux Lyonnais et à leurs amis.

Xavier Tilliette

# Sciences sociales

GRUPE D'INFORMATION ET DE SOUTIEN  
DES IMMIGRÉS (GISTI)

## *Le Guide de la protection sociale des immigrés en France*

La Découverte, 2002, 264 pages, 18 €.

La protection sociale et le droit de chacun à en bénéficier constituent une composante essentielle des droits de l'homme. Qu'en est-il pour les immigrés ? La nouvelle édition de cet ouvrage tient compte des dernières modifications des textes internationaux, législatifs et réglementaires, ainsi que de la jurisprudence. La présentation s'organise autour des différents risques et problèmes auxquels sont confrontés les étrangers : assurance-maladie, prestations familiales, retraite et vieillesse, chômage et RMI, handicap, aide sociale. Sont également indiquées les différentes voies de recours. Avec ce guide, le GISTI, qui s'emploie, depuis des années, à faire connaître et à défendre les droits des étrangers, permet à la fois de rendre lisible un droit de la protection sociale extrêmement vaste, touffu et complexe, et d'agir face aux carences, à la mauvaise volonté, voire aux pratiques illégitimes des administrations.

Jean Weydert

Laurent COHEN-TANUGI

## *Les Sentinelles de la liberté*

*L'Europe et l'Amérique au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle.*  
Odile Jacob, 2003, 218 pages, 19,90 €.

Sur l'un des plus grands sujets de l'heure : la relation Europe-Amérique. Je ferai peu de reproches à l'auteur. L'un est de donner trop d'importance aux deux dernières années, en somme la présidence G.W. Bush, traversée par le 11 Septembre : même s'il n'y a pas eu rupture complète avec l'atmosphère antérieure (Clinton était déjà passablement « unilatéraliste »),

ces deux dernières années passeront peut-être vite pour un paroxysme extrême. N'empêche que l'on constate, depuis les années soixante-dix environ, les tendances de fond qu'observe L. Cohen-Tanugi : de fortes brouilles Europe-Amérique (j'ai malgré tout le souvenir aussi de l'acuité de l'anti-américanisme de... 1953 : *Ridgway go home!*). A propos de l'Europe, on sera frappé par la répétition du mot « insignifiance » : l'impression qu'elle produit souvent dans le domaine politique et militaire (voire... scientifique, universitaire). L. Cohen-Tanugi n'a pas tort de le souligner; cependant, c'est quelquefois injuste. Au contraire, dans le rapprochement pour une « nouvelle alliance » que souhaite, à la fin, l'auteur, il ne manque pas de dire que, en dépit de ce qu'il attend de l'Amérique pour sortir d'un unilatéralisme sauvage, c'est tout de même l'Europe qui a pour l'instant le plus de chemin à faire : est-ce si sûr? Le second reproche véritable que je ferai à L. Cohen-Tanugi, c'est, aux dernières pages, d'excuser trop facilement les Etats-Unis dans leur refus de nombreux traités internationaux contemporains – quelque compréhension qu'on doive, sur tel point, faire valoir. Il n'y avait pas besoin, à ce stade, de donner à notre partenaire tant d'échappatoires. Le livre est en tout cas stimulant, et j'en partage presque tous les autres points de vue.

Jean-Yves Calvez

Richard ROSECRANCE, Bertrand BADIE,  
Pierre HASSNER, Pierre de SERNAELES

### *L'Etat virtuel*

Presses de Sciences Po, 2002, 206 pages,  
20 €.

Richard Rosecrance, professeur à Harvard, tente d'engager une réflexion originale sur le phénomène de la mondialisation. Il part du constat que les pays les plus développés, en Europe, en Amérique ou en Asie, consacrent l'essentiel de leurs activités aux services et décentralisent les industries manufacturières dans des zones où le coût de la main-d'œuvre est

plus faible. Selon l'auteur, l'importance croissante de ces flux d'échanges devrait favoriser une certaine stabilité des relations internationales. Ce point de vue optimiste est discuté et contesté par les quatre autres auteurs, qui insistent sur la pérennité des réalités nationales et les incertitudes du monde à venir. Au total, il s'agit d'un ouvrage stimulant sur un débat qui est loin de se conclure.

Antoine de Tarlé

Jean-François SIX, Véronique MUSSAUD

### *Médiation*

Préface de Raymond Barre et Michel Rocard.  
Seuil, 2002, 346 pages, 20 €.

Depuis plus de dix ans, un mot a envahi notre champ de compréhension de la réalité, celui de « médiation ». Mais il a tendance à être mis à toutes les sauces et à pénétrer des lieux multiples. La preuve en est qu'il se trouve souvent accolé à plusieurs adjectifs : médiation culturelle, pénale, familiale, sociale, judiciaire, scolaire, etc. Par l'effet des changements accélérés que connaît notre époque, la médiation s'est donc glissée dans de nombreux secteurs. « Pour le meilleur et pour le pire », selon les auteurs. Pourtant, la médiation, affirment-ils, n'est pas de l'ordre des moyens. Elle est, comme l'amour et la fraternité, une fin valant en elle-même pour créer ou recréer du lien entre personnes et entre groupes. Mais, avec ce mot devenu magique, certains « charlatans » trahissent la confiance mutuelle en prenant le masque de « médiateurs » pour aboutir à leurs propres fins. Et pourtant, comment ne pas voir que la source de la violence est dans l'ignorance ou le mépris d'autrui, et donc dans le déni de la médiation? Ce livre est une sorte de méditation à haute voix sur la nécessité de reconnaissance mutuelle, entre égaux, en dignité... Pour apaiser les violences interhumaines toujours renaissantes, la médiation se veut « entre-deux », « souffle du vide médian ». Elle entend faire advenir le « tiers » qui brise le jeu des enfermements réciproques. Dans toute situation, la

médiation est un référent symbolique qui dissout les contraires en opérant avec tact et discernement. Cessant de tourner le dos aux impasses, elle est un retour au face-à-face. Elle va donc bien au delà de sa technicisation par quelques-uns.

Henri Madelin

Bernard GOURNAY

### *Exception culturelle et mondialisation*

Presses de Sciences Po, 2002, 132 pages, 12 €.

Ce petit livre présente une utile synthèse des discussions et négociations internationales qui se déroulent depuis 1993 sur le statut des industries du cinéma et de la télévision. Face aux Etats-Unis, qui réclament avec insistance l'abandon de toutes les formes d'aide nationale à ces activités culturelles – position qui convient parfaitement à Hollywood –, les pays européens ont eu beaucoup de mal à adopter une position commune, fondée sur la notion de diversité culturelle. La France, qui a mis en place depuis un demi-siècle un système très sophistiqué et efficace de soutien au cinéma, est évidemment concernée au premier chef par ce débat. Bernard Gournay ne se contente d'ailleurs pas d'en présenter les données principales, il présente aussi d'intéressants aperçus sur les choix possibles de nos gouvernants et des instances européennes.

Antoine de Tarlé

François DERMANGE

### *Le Dieu du Marché*

*Ethique, économie et théologie dans l'œuvre d'Adam Smith.* Labor et Fides, Genève, 2003, 308 pages.

Le père de la science économique moderne, Adam Smith, philosophe moraliste du XVIII<sup>e</sup> siècle, était un ami de Hume.

L'on connaît peu sa qualité de théologien. François Dermange s'appuie sur une exégèse précise, tant de l'*Essai sur l'origine et la nature de la richesse des nations* (1776) que sur les diverses éditions de la *Théorie des sentiments moraux*, parue en 1759 et plusieurs fois remaniée jusqu'en 1790. Apparaît alors la théologie sous-jacente, à l'image de la main invisible du marché qui, au dire d'Adam Smith, conduit chacun à contribuer malgré lui à l'intérêt général. La main invisible n'est pas une simple métaphore qui désignerait un effet de système, elle est l'expression précise d'une Providence dont la théologie sous-jacente est un théisme très éloigné du Dieu personnel chrétien. Prétendant fonder la morale sur le seul principe de sympathie, comme Newton avait fondé la physique sur le principe de l'attraction universelle, Adam Smith élabore une mécanique sociale présidée par une sagesse divine dont François Dermange, en bon théologien, n'a pas de mal à montrer les contradictions. Fruit d'une thèse de théologie, cet ouvrage en garde la rigueur de pensée, sans les habituelles lourdeurs ; ce qui en fait un essai passionnant.

Etienne Perrot

Elie BARNAVI

### *Lettre ouverte aux Juifs de France*

Stock/Bayard, 2002, 118 pages, 11,30 €.

Dans la tumultueuse et inquiétante situation actuelle, la lettre si clairvoyante de l'ancien ambassadeur d'Israël à Paris est comme un soleil qui éclaire et apaise, qui ouvre l'espace. Barnavi connaît parfaitement le pays, la communauté juive, son passé, ses blocages et divisions, ses anxiétés, son dynamisme, son extrême diversité et, sans emphase dans le ton, sa place essentielle dans la vie « nationale ». Après avoir minutieusement dépouillé une enquête, il examine divers points litigieux : la place du religieux, la tentation du « tropisme communautaire », l'antisémitisme actuel, la modalité d'un rapport neuf et faisable avec Israël. Car lui est de

là-bas : il sait les défis de la vie politique concrète (la démographie, l'espace international) dans le monde présent : « Un Etat n'est pas une réalité métaphysique. » Cet enracinement donne à ce qu'il dit toute sa force, d'autant qu'il le dit avec grande amitié. Autant qu'aux Juifs de France, cette lettre est pour les Français qui ne le sont pas. A tous de lire ce document de l'historien et du politique. Un usage aussi vif de l'intelligence, un sens aussi précis du concret sont un apport inestimable vers moins de guerre, vers les petites chances de la paix. [Rappelons la réédition de *l'Encyclopédie du Judaïsme*, Flammarion, 2002, 280 pages – très beau livre, sous la direction du même Elie Barnavi.]

Guy Petitdemange

Bernard IBAL

### *Le XXI<sup>e</sup> siècle en panne d'humanisme*

Bayard, 2003, 286 pages, 21 €.

Ce livre inclassable touche à la fois à l'autobiographie, à la philosophie, au syndicalisme, aux questions majeures de notre temps, à la réflexion morale, enfin à la spiritualité. L'auteur, ancien vice-président de la CFTC, estime que la réconciliation de la dimension sociale et de la dimension spirituelle – opposées, à tort, si longtemps – est possible. Pour ce faire, il allie la réflexion à des observations, non sans humour, sur la vie courante, l'entreprise ou la famille. Cette originalité procure un bonheur de lecture et un sentiment de légèreté qu'il est peu fréquent d'éprouver dans ce type d'ouvrage. Certes, en proposant réponses et recettes, il s'expose aux critiques. Ainsi sur la mondialisation où, à juste titre, il combat le fatalisme résigné qui atteint tant de nos contemporains, les propositions sont précises et argumentées. Cependant, autant il convainc sur *le statut du travailleur et le temps choisi*, autant le lecteur, séduit à première vue par le projet de *société à autonomie du travail salarié*, s'interroge sur la faisabilité concrète de ce changement

dans les relations entre le capital et le travail. Quant à la *traçabilité sociale des produits et des services*, c'est effectivement une piste féconde contre la mauvaise mondialisation, mais on aimerait que soient davantage creusées les modalités d'application d'une telle suggestion. L'essentiel reste que les questions soient posées, entraînant sur le chemin de l'engagement personnel et permettant d'amorcer le dialogue avec ceux qui, envers et contre tout, travaillent pour un monde plus juste et solidaire.

François Desouches

Jacques LE GOFF

### *Face à l'événement*

*Vingt-cinq ans de chroniques à « Ouest-France ».*

Préface d'Alfred Grosser. Ed. Apogée, 2002, 272 pages, 20 €.

Comme le dit Alfred Grosser dans la Préface de ce livre, Jacques Le Goff a l'art de juger des problèmes sociaux à partir d'une morale constante. Bien plus, ce spécialiste du droit social et de la philosophie du droit sait faire partager au lecteur des perspectives larges, à partir d'une argumentation rigoureuse. Au fil de chroniques successives dans *Ouest-France*, on remarque ses dons de pédagogue et l'ampleur de ses références. Emmanuel Mounier, Patocka et Ricoeur sont des maîtres souvent cités. Ennemi de tout dualisme, fuyant l'hypocrisie meurtrière, l'auteur, ancien inspecteur du travail, rappelle opportunément aussi (p. 210) la formule de Péguy : « Le spirituel couche dans le lit de camp du temporel. » Mais le second ne tire sa pertinence que de l'horizon de sens que manifeste le premier. L'exigence de fidélité, en tous domaines, passe pourtant par des chemins souvent déconcertants. Certes, le consensus vaut mieux que la pensée fade et moyenne; mais on ne doit jamais oublier que le conflit est la « matrice » de toute créativité sociale.

Henri Madelin

# Philosophie

Cornelius CASTORIADIS

## *Sujet et vérité dans le monde social-historique*

Le Seuil, coll. La Couleur des idées, 2002,  
496 pages, 27 €.

Il faut se réjouir du projet de publier la majeure partie des séminaires donnés à l'EHESS par C. Castoriadis sous le titre global *La Création humaine* ; ils donneront au moins une idée du « programme monstrueux » (480) que ce « titan de l'esprit » (E. Morin) gardait encore en chantier. En guise de coup d'envoi de cette vaste entreprise, E. Escobar et P. Vernay proposent ici, dans un texte soigneusement établi et annoté, les vingt séances de l'année universitaire 1986-1987. Soucieux de « prendre en charge tout ce qui se présente à lui comme concevable » (338), le philosophe situe d'abord dans le tout de la réalité l'émergence de l'humain : « il y a du vivant, des psychés, des individus, des sociétés » (57). C'est à l'intérieur de ce foisonnement magmatique d'irréductible multiplicité et nouveauté que se posent à la fois des questions de sens et de vérité. Car, si le devenir-autonome(s) (des sujets et de leurs mondes) est le défi central adressé à nos pratiques, cette visée éthico-politique ne fait qu'aviver l'interrogation théorique de fond : « comment peut-il y avoir création social-historique de la vérité ? » (229). C'est pour se donner les moyens d'élucider à nouveaux frais ces apories d'une raison à hauteur d'effectivité que Castoriadis revisite quelques-unes de nos provenances historiques : l'instauration grecque, bien sûr, mais aussi (beaucoup plus sommairement) l'infléchissement médiéval et surtout l'aplatissement en rationalité « ensidique » de l'imaginaire moderne. On restera réservé quant au manque de nuances dont s'accompagnent certaines de ces « explications » (avec la « clôture » hégélienne, par exemple, ou la suffisance heideggérienne), mais on saluera le courage et la franchise d'un penseur qui se risque sans réserve dans les discussions qu'il engage

et « l'interrogation illimitée » (45) qu'il continue – et qui a le mérite singulier de faire ainsi réémerger pour nous nombre de questions essentielles : celles qui ont trait, notamment, aux rapports de l'être et de la pensée, de l'histoire et de la vérité, ou de la création imaginaire et du jugement raisonnable.

Francis Guibal

Marie-Anne LESCOURRET

## *Introduction à l'esthétique*

Flammarion, coll. Champs/Université, 2002,  
296 pages, 9,75 €.

Quel plaisir ! Ce livre est un vrai bonheur pour quiconque désire aborder la dialectique, toujours actuelle, entre le sensible et l'intelligible à l'œuvre dans l'art. Sa construction rigoureuse concourt à la satisfaction que l'on en retire : avec clarté, l'auteur introduit tout d'abord les définitions successives de l'esthétique portée par les grands noms de l'Histoire, perçue comme science, théorie, philosophie de l'art, du langage, puis méthode de scrutation des environnements historiques, sociaux, politiques, psychanalytiques des œuvres. Débouchant sur la question de l'unité de l'art, Marie-Anne Lescourret conclut cette parfaite introduction à son *Introduction* par une interrogation : l'esthétique perçue comme un invariant anthropologique (le besoin d'art) ne serait-elle pas « le premier jalon de l'ontologie de l'art, [...] de la différence entre l'objet ordinaire et l'objet d'art » ? Conservant une chronologie extrêmement documentée et bienvenue tout au long du texte en balayant le spectre des ouvrages historiques sur ces questions – ainsi qu'il convient au caractère pédagogique de son ambition, au meilleur sens du terme –, elle développe chacun de ces thèmes : l'émotion esthétique, le sens du beau, la forme et la composition, le « savoir » et le « pouvoir » de l'artiste, une analyse sociologique de l'art, et enfin la correspondance entre les arts, reposant alors la question de l'invariant anthropologique. La maî-

trise et la science dont elle fait preuve ravissent (biographe d'Emmanuel Levinas, auteur de travaux sur Rubens et Goethe, Marie-Anne Lescouret est professeur d'esthétique à l'université de Strasbourg et, ce qui n'est pas si courant en France, très au fait des questions propres à la musicologie). Un « glossaire critique » enrichit cet ouvrage, éclaircissant dans le même esprit didactique quelques notions indispensables (abstraction, génie, imagination, musée, symbole, etc.), et complété par de remarquables notices biographiques. Une bibliographie et deux index des notions et des noms propres concluent très utilement ce livre indispensable à tout amateur sérieux d'art ou de philosophie.

Brice Leboucq

Françoise DOLTO, Jean-Pierre WINTER

### *Les Images, les mots, le corps*

*Entretiens-4*. Collection Françoise Dolto, dirigée par Catherine Dolto. Gallimard, 2002, 194 pages, 14,50 €.

Le mode de l'entretien convient bien à Françoise Dolto, à sa personnalité vivante, libre. Dans sa préface, J.-P. Winter, son interlocuteur, écrit qu'il était sorti de cette rencontre « épuisé et hagard », mais gardant le souvenir d'« une Françoise animée par les paroles qui sortaient de sa bouche sans inutiles précautions oratoires, sans souci de conformité avec quelque *doxa* préalable... ». Cette liberté de ton est ici parfaitement restituée. C'est dire le plaisir et l'intérêt avec lequel on retrouve Françoise Dolto : son itinéraire personnel, sa pratique analytique et ses rapports avec la théorie qui la sous-tend, ses relations avec Lacan, la question du féminin, la parole évangélique comme prémisses de la parole psychanalytique... autant de propos très suggestifs qui permettent de redécouvrir une personnalité et une pensée que sa célébrité même risque d'avoir masquées.

Cécile Sales

Quentin SKINNER

### *L'Artiste en philosophe politique*

*Ambrogio Lorenzetti et le Bon Gouvernement*. Raisons d'Agir éd., 2003, 188 pages, 14,50 €.

Skinner a la riche idée de commenter les fresques du Buon Governo au Palais Communal de Sienne, peintes par Lorenzetti à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il y saisit sur le vif les représentations que ce peintre se fait alors du pouvoir politique communal dans l'une de ces petits Etats-cités de l'Italie d'alors. Riche de son étonnante érudition, il parvient à faire apparaître une thèse fondamentale : l'idéologie républicaine qui inspire cette fresque ainsi que le pouvoir communal doivent bien plus aux Romains – à Cicéron et à Sénèque en particulier – qu'à l'aristotélisme vulgarisé par saint Thomas et d'autres. La disposition des symboles dans les fresques, notamment la place et l'importance données à telle ou telle vertu, montre toute la distance entre ces conceptions qui divergent sur la conception de la paix, de la justice, de la cité et de la représentativité du pouvoir. Skinner veut montrer que Lorenzetti n'illustre pas seulement une conception politique préalable, mais qu'il contribue par son œuvre à l'établir et à la populariser. L'art au service de la politique et de la pensée du politique.

Paul Valadier

Nora KURTS

### *Des enfants en psychanalyse*

Hachette/littératures, 2003, 204 pages, 17 €.

Non, les parents ne doivent pas s'effrayer d'avoir recours à la psychanalyse pour leurs enfants en difficulté, car les effets peuvent en être très positifs ; tel est ici le message de Nora Kurts. Selon elle, la finalité du traitement est d'aider l'enfant à organiser un Moi capable d'accomplir un « travail de culture », c'est-à-dire de faire face à la poussée pulsionnelle et « de rendre possible la mobilité des inépuisables mouvements psychiques qui lient, modulent, jouent ». Six cas de garçons

d'âge différent servent son propos ; plus celui d'une adolescente avec laquelle elle a pratiqué le psychodrame psychanalytique individuel. Nora Kurts ne craint pas de s'exposer en faisant part de son itinéraire intellectuel et professionnel, et surtout en montrant de façon concrète son implication dans la cure, cette rencontre entre deux individus.

Cécile Sales

Sarah BLAFFER HRDY

### *Les Instincts maternels*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Françoise Bouillot. Payot, 2002,  
624 pages, 24,50 €.

Même si vous ne vous intéressez pas aux espèces animales, qu'il vous est indifférent de savoir que les ragondins et les alligators sélectionnent leur progéniture selon le sexe désiré, ou que les vieilles araignées laissent leurs petits les dévorer, vous ne resterez pas indifférent à l'important ouvrage que Sarah Blaffer Hrdy consacre aux instincts maternels. Dans le souci de mieux comprendre les relations mère/enfant aujourd'hui, l'auteur plonge au cœur de notre plus lointain passé, englobant dans sa quête et ses comparaisons les comportements des mâles et des femelles d'espèces très diverses. « Comprendre comment des créatures comme nous sont apparues – à la fois mammifères, primates, humanoïdes et humaines – nous aide à comprendre l'histoire profonde et récente des compromis qu'entraîne fatalement le fait d'être une mère ou un père. » La lecture de cet ouvrage rend notre mère du paléolithique, son enfant accroché à son sein, étonnamment proche de nous dans sa constante recherche de nourriture et de protection qui la conduit face aux dangers de son environnement à élaborer déjà toute une stratégie émotionnelle. Le rôle de la lactation dans l'évolution sociale et l'intelligence des animaux, l'importance des allomères (aides maternelles que sont déjà les jeunes et les vieilles de l'espèce), l'investissement différent selon les sexes, le rôle

des mâles dans le maternage, la peur des « étrangers »... autant de sujets abordés par l'auteur qui suscitent l'intérêt ou une curiosité amusée comme, par exemple, le rôle trompeur de l'odorat. Tout en se plaçant dans une perspective résolument évolutionniste, Sarah Blaffer Hrdy se nourrit à de nombreuses sources : sociologie, anthropologie, histoire, littérature et, avec réticence, psychanalyse (« le langage permet de transformer un instinct maternel en sentiment maternel »). Son implication – elle n'hésite pas à nous faire partager son itinéraire intellectuel et personnel –, sa culture (la richesse de sa bibliographie est impressionnante), son style élégant et accessible, tout comme un humour décapant, font de la lecture de cet épais ouvrage un enrichissement et un plaisir. Le propos est un peu idéologique, mais, loin d'être clos sur lui-même, il ouvre à un questionnement aussi excitant que provocant.

Cécile Sales

Jean-Louis VIEILLARD-BARON

### *La Religion et la cité*

PUF, coll. Intervention philosophique, 2001,  
252 pages, 19,50 €.

La religion a-t-elle une dimension sociale? Comment s'articule une telle dimension avec la dimension subjective essentielle aussi à toute religion? Telles sont les questions abordées dans ce livre, et non point la relation de la religion au politique proprement dit, comme le titre pourrait donner à l'entendre. L'ouvrage traite essentiellement de la religion chrétienne, ce qui constitue une limite par rapport à l'ambition affichée à la fois par le titre et par le propos général. L'auteur croise le fer contre les réductions de la religion au politique, au social, au sublime, à la démocratie (?), puis reprend la double question qui préside à la réflexion d'ensemble. Cela vaut de belles pages sur la prière, la foi, la conversion, le témoignage, ainsi que de vives mises en cause des analyses les plus fréquentes du symbole (notamment la position de Ricoeur). L'inspiration est incontestable-

ment hégélienne, mais beaucoup (trop ?) de références habitent ces pages, notamment Simmel et Bergson. On ressort de la lecture admiratif pour nombre d'intuitions justes, mais incertain quant à l'intention réelle et aux lumières effectivement apportées sur cet important sujet.

Paul Valadier

Christian ROCHE, Jean-Jacques BARRÈRE

### *Guide de l'apprenti philosophe*

Illustrations de Benoît Jacques. Ed. du Seuil, 2002, 224 pages, 18,50 €.

A la différence des autres disciplines enseignées, la philosophie fascine et irrite, provoque rejets et passions. Même l'indifférence à son égard n'est pas neutre. L'enseigner, c'est se voir confronté à des difficultés qui mettent en cause la possibilité même d'enseigner. Ce *Guide de l'apprenti philosophe* pourra-t-il mettre sur la voie les plus rétifs ignorants ? On reconnaîtra comme qualité principale à cet ouvrage – outre ses honnêtes compétences – le désir de donner le désir jamais assouvissable d'aller voir de plus près la « Désirée » : ainsi Leibniz appelait-il la métaphysique, cherchée, jamais trouvée ! Mais introduit-on au désir ? Et à partir d'où cela se pourrait-il ? Gageons que ce guide, riche de références sûres, d'humour certain, de notations cocasses et attirantes, pourra être utile à qui aurait encore l'envie d'initier à sa recherche. Les philosophes sont des hommes comme les autres ; ils vivent, mangent, boivent, aiment, paraissent, ont des opinions... tout cela est certain, mais ils ne sont pas tout à fait « comme les autres » en ce que vivre, manger, boire, aimer, paraître, opiner... pose des questions dont aucune réponse ne peut satisfaire leur appétit insatiable de savoir. Peut-être plus qu'à la philosophie, c'est aux philosophes que ce guide nous conduit. Suivons-le, toutefois ; il est sûr qu'il nous mènera – efforts suivis – en direction de ce à quoi il aura cherché à nous inviter.

Francis Wybrands

Antoine CARON

### *Les Saint-Simoniens*

*Raison, imaginaire et utopie.* Belin, 2002, 384 pages.

Après avoir rapidement décrit la carrière et les idées du comte de Saint-Simon (mort en 1825), l'ouvrage s'attache au groupe qui prend forme, vers 1830, autour d'Enfantin et de quelques autres disciples du Comte, pour une histoire assez brève, mais qui devait connaître des prolongements. Cette histoire est racontée ici, l'attention se portant principalement sur les thèmes et façons de penser qui caractérisent durablement le groupe, malgré les diversités et les oppositions qui n'ont pas manqué d'exister. Une phrase d'Antoine Caron caractérise assez bien son projet : le mouvement saint-simonien est une bonne occasion de saisir comment la civilisation industrielle naissante comporte foncièrement un « mélange d'églises et d'usines, de machines à vapeur et de tables tournantes » (p. 302). Il faut découvrir comment s'opèrent, dans cette civilisation, des médiations inattendues entre la rigueur technologique et les fantaisies à couleurs religieuses ou gnostiques. Les saint-simoniens ont pu n'avoir seulement qu'une influence limitée, mais – comme Walter Benjamin l'avait pressenti – ils fournissent une sorte de modèle pour saisir l'originalité culturelle des métropoles de l'âge industriel, au XIX<sup>e</sup> siècle et bien au delà.

Pierre Vallin

Vinciane DESPRET

### *Quand le loup habitera avec l'agneau*

Les Empêcheurs de penser en rond, 2002, 290 pages, 21,5 €.

Alors qu'hommes et sociétés semblent avoir livré leurs secrets aux philosophes et sociologues désabusés, il était peut-être normal que la parole fût donnée aux éthologues impliqués dans le monde animal. L'homme n'a-t-il pas été pensé dès les plus anciennes spéculations à partir de l'animal ? Mais comment approcher de cet

autre, par bien des aspects si proche, sans tomber dans l'anthropocentrisme? Les méthodes du béhaviorisme, pour objectives qu'elles semblent, ne parviennent à obtenir d'autres réponses que celles attendues. Si, déjà, les physiciens savent depuis de nombreuses décennies que les particules sont modifiées par l'acte de l'observateur, que dire alors des animaux? Ce livre, fourmillant d'anecdotes issues d'une documentation impressionnante et d'une intelligence critique agile, démonte les illusions d'une pensée qui se voudrait purement objectivante : les animaux deviennent plus intelligents au contact de ceux qui les examinent, mais aussi obligent ceux qui les interrogent à devenir autres. Les animaux (perroquets, rats, cochons, singes...) ne sont pas des objets ; ils agissent et répondent aux sollicitations des milieux souvent transformés par la présence de l'homme selon des règles qui témoignent d'une « bonne intelligence », dont les hommes pourraient tirer des leçons. Ce qui compte pour nous n'est pas nécessairement ce qui compte pour l'animal, comme le rappelle l'auteur, et l'éthologie en tant que « pratique polie des habitudes » doit accepter sans *a priori* les remises en question de ceux qu'elle cherche à comprendre. Les prolongements et interrogations multiples que devrait susciter cet ouvrage, drôle et savant, n'ont pas fini de retentir.

Francis Wybrands

Signalons la réédition de cet ouvrage, qui est désormais un classique, pour faire le point sur ce qui, depuis vingt-cinq ans, a bouleversé les représentations et la datation des différents « documents » constituant les cinq premiers livres de la Bible (*Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome*). La réactualisation des données du problème grâce à l'intégration d'études parues depuis 1989 (année de la 1<sup>ère</sup> édition) ne pourra que satisfaire un peu plus le lectorat de ce livre indispensable.

Pierre Gibert

Bernard FORTHOMME

### *La Folie du roi Saül*

Les Empêcheurs de tourner en rond, 2002, 282 pages, 18 €.

Dans la mesure où une exégèse critique de la Bible a avant tout pour but de réduire les difficultés que son texte oppose aux exigences immédiates de la raison – qu'il s'agisse de cohérence, de vraisemblance ou de vérité historique lorsque celle-ci est induite –, il est bon parfois de la négliger, sinon de l'oublier ; cela peut alors permettre de recevoir une « histoire » dont l'inspiration, aussi bien littéraire qu'humaine ou théologique, ne fait pas seulement dire un sens parmi d'autres, mais la légitime et, à elle seule, la rend lisible et passionnante. C'est cette expérience d'inspiration que nous permet B. Forthomme avec cette lecture non simplement du « cycle de Saül » – lequel est parfois doctement distingué en « cycle de Saül » et en « cycle de Saül-David » –, mais également du personnage qui porte ce nom et, pour la première fois en Israël, cette fonction. Tous les rois, en Israël comme ailleurs, même s'il s'agit du premier, ne sont pas des personnages tragiques ; mais le roi Saül en est sûrement un, que la riche littérature qu'il a suscitée couvre des images les plus sombres, dans la violence et la folie, comme d'autres plus apaisées, presque idylliques. Dès le départ, le personnage semble vouloir échapper à cette royauté qui l'effraie ou lui fait peut-être prendre conscience de

## Questions religieuses

Albert de PURY et Thomas RÔMER (éd.)

### *Le Pentateuque en question*

*Les origines et la composition des cinq premiers livres de la Bible à la lumière des recherches récentes.* Labor et Fides, Genève, 2002, 430 pages, 40 €.

ses propres abîmes. La suite de l'histoire ne pourra que confirmer cet esprit tourmenté, que la psychologie contemporaine des profondeurs percerait jusqu'en des tendances schizoïdiques sans doute. La lecture de B. Forthomme, sans ignorer les apports freudiens, est plus large. Révélant la cohérence tragique du personnage, il le respecte dans sa dimension historique, c'est-à-dire théologico-politique, mais tout autant dans sa cohérence littéraire pour laquelle il fait intervenir une riche culture. Héros tragique jusque dans l'angoisse insupportable de l'avenir qui, en une scène fameuse, lui fait monter des enfers l'ombre de Samuel, Saïil est magnifiquement servi par cet ouvrage, qui nous le rend si proche, si tragiquement proche.

Pierre Gibert

Michel FÉDOU (dir.)

### *Le Fils unique et ses frères*

*Unité du Christ et pluralisme religieux.*

Ed. des Facultés jésuites de Paris, 2002, 170 pages, 12 €.

Dans le dialogue interreligieux, étonne souvent le fait que, selon la foi chrétienne, Dieu se révèle par excellence en un point unique du temps et de l'espace : en Jésus de Nazareth. En lui, Dieu parle « une fois pour toutes ». Ni le bouddhisme, ni l'islam, ni le judaïsme n'ont une telle exigence d'aussi exclusive unicité. Un colloque du Centre Sèvres aborde la difficulté sous l'angle théologique. Les auteurs voient bien que l'affirmation du caractère unique du Christ touche à la cohérence même du christianisme, qui ne peut facilement admettre une multiplicité indéfinie de voies de révélation. Ils doivent donc comprendre le concept d'événement unique. Ils le font en partant du terme « Fils unique ». Si Jésus est « Fils unique », les Écritures soulignent que c'est pour être « le premier-né d'un grand nombre de frères ». Ces contributions stimulantes constituent le travail premier exigé de la pensée chrétienne. Deux questions viennent à l'esprit : pour rendre crédible l'unicité du Christ dans le langage de la

culture, ne faut-il pas manifester en philosophie aussi la valeur unique de l'instant et du lieu dans la vie de l'homme? La contingence comme voie d'universalité : c'est justement le propre de la philosophie du christianisme. Dès lors, la recherche ne doit-elle pas être poursuivie avec des philosophes et des historiens de la culture? Autre question : la recherche est ici menée autour du concept de « Fils unique ». Ne peut-on aussi recourir à la théologie du « Verbe qui éclaire tout homme » (Prologue de *Jean*) ou à celle de l'Esprit Saint, dans la ligne des tentatives de Jacques Dupuis? (cf. *Nouvelle Revue Théologique*, oct.-déc. 2001).

Jean-Claude Eslin

Françoise MIES (éd.)

### *Bible et sciences*

*Déchiffrer l'univers.* P.-M. Bogaert, F. Euvé, D. Lambert, J. Trublet, J. Vermeulen. Presses Universitaires de Namur et Ed. Lessius, Bruxelles, 2002, 200 pages.

Voici quatre ans que les Facultés de Namur organisent des séries de conférences dont l'un des buts est « de refuser de mettre l'Écriture hors jeu dans le débat intellectuel, et de nouer un dialogue qui respecte la spécificité des démarches et des discours sans les rendre hermétiques l'un à l'autre » (F. Mies, Avant-propos, p. 6). Après avoir confronté la Bible avec la littérature, l'histoire et le droit, s'imposait avec une quasi-urgence la confrontation avec les sciences. Soigneusement organisé et rédigé, le présent ouvrage répond tout à fait à son sujet, sur fond de mise à distance (enfin!) du mythe passe-partout et de sa conception simpliste comme pseudoscience ou comme insignifiance. Après une étude érudite de J. Trublet sur l'approche de « la science dans la Bible », selon les méthodes modernes d'exploration dont les principales thèses sont rappelées (Alt, Rad, Fox...), J. Vermeulen offre une sorte de condensé des « représentations du Cosmos dans la Bible hébraïque ». Après quoi, en théologiens et en philosophes, F. Euvé, D. Lambert et P. M. Bogaert proposent

diverses réflexions sur le rapport Bible/sciences, en tenant compte des interventions, apports (voire ignorances) de quelques figures scientifiques modernes : Galilée, Pascal, Einstein, Teilhard de Chardin... Nous ne saurions trop conseiller la lecture d'un tel ouvrage. Après quelques décennies, voire siècles, de concordisme et de fondamentalisme en la matière, relayés aujourd'hui par quelques inquiétants retours, aux États-Unis notamment, cet ouvrage offre une bonne rigueur de réflexion, fondée sur une information suffisante. Il permettra donc de sortir de certaines impasses, à commencer par celle dans laquelle une grande ignorance de la Bible – justifiant les plus primaires confusions entre différentes « mythologies » (structuralismes et sémiologies de tous ordres : que de crimes en la matière!) – a enfoncé l'intelligence de l'histoire occidentale des sciences. C'est pourtant de cultures issues directement des perceptions bibliques de l'Univers et de l'homme qu'est né l'esprit scientifique, dont on sait les acquis, pour le meilleur et pour le pire. Ce livre fait exploser cette sorte de nébuleuse dans laquelle on a trop souvent confondu toutes les « mythologies » de l'Univers. Ce livre de science est aussi un livre de santé.

Pierre Gibert

Régine du CHARLAT

*Comme des vivants  
revenus de la mort*

Bayard, 2002, 176 pages, 18 €.

Le titre de cet ouvrage surprend. Il peut évoquer spontanément les déportés et les exilés de toutes les époques de l'his-

toire humaine. Il s'agit en fait d'un véritable traité de « l'expérience spirituelle », au sens où celle-ci appelle chacun de nous à sortir des logiques de mort, pour enfin vivre mieux et plus de la présence du Ressuscité. L'écriture est fraternelle. On peut choisir l'un ou l'autre des chapitres, et d'emblée on se trouve chez soi, reprenant le goût de vivre avec, et malgré toutes les limites inhérentes à l'humain et à son quotidien. L'auteur a une longue expérience de la formation des adultes, à l'université et sur le terrain. Au cours des chapitres, nous sommes invités à retrouver les chemins de notre humanité, toujours en quête du Ressuscité. La vie spirituelle dont il s'agit ici est une expérience qui prend source et sens dans une écoute patiente et attentive de la Parole de Dieu. Elle est cette résonance fondatrice au cœur de « notre humanité, bien concrète, charnelle, ordinaire ». Vivre humainement est alors une aventure divine, et c'est tout un art dont « l'évangile du Christ nous fait la révélation ». Sur ce chemin, des questions s'ouvrent : à propos du doute, de l'articulation du spirituel et du psychologique, ou sur le sens à donner au mot « guérir ». Les perspectives offertes ne s'enferment pas dans des certitudes pré-établies. La complexité est accueillie comme une richesse ; elle est un appel à enraciner encore plus profond son humanité en Jésus fils de Dieu, pour apprendre petit à petit ce qu'est « naître d'en haut ». La lecture achevée, l'envie vous prend de revenir sur l'un ou l'autre des chapitres, pour y retrouver cette liberté, cette sorte de douceur exigeante qui appelle toujours un peu plus loin, là où le Christ nous murmure en chemin : « Qui suis-je pour toi ? »

Daniel Hubert